



La sociologue irlandaise Emma Dabiri, autrice d'un best-seller sur les cheveux, affirme que le retour à la chevelure afro cristallise une récente victoire retentissante contre le racisme ambiant.

EL PAÍS

ENTRETIEN
RAFA DE MIGUEL

Emma Dabiri arrive avec un sourire qui vous apaise et fait d'un trait oublier ses minutes de retard. Sa beauté est stupéfiante ; elle en est consciente. Cependant, comme elle l'a elle-même raconté, sa grâce n'a pas suffi à ce que cette petite fille noire, issue d'un couple mixte, trouve, dans le Dublin qui l'a vue naître et grandir, la sécurité et les réponses à ses craintes et ses doutes.

De peau claire, elle a hérité d'un cheveu afro. Et à l'instar de beaucoup de femmes noires, elle n'a jamais vraiment su comment l'arranger. Du moins jusqu'à ce qu'elle décide que sa chevelure était magnifique et que l'histoire de la coiffure africaine incarnait également celle d'une libération et d'une conquête.

Don't touch my hair (Ne touchez pas à mes cheveux, non traduit en français), paru en anglais aux éditions Penguin Books, est un best-seller mondial. Emma Dabiri, autrice, universitaire spécialisée dans les études africaines et réalisatrice renommée de documentaires à la BBC, y examine l'histoire de la coiffure africaine ainsi que la stigmatisation subie par des millions de femmes et alimentée par un racisme séculaire. L'écrivaine plonge ainsi au cœur de la race, du racisme et des solutions qui permettent de faire reculer la condescendance et de

« Quand j'étais jeune, les personnes dont la texture capillaire était semblable à la mienne, très afro, avaient coutume de défriser les cheveux en recourant à des procédés chimiques. »

© EVENING STANDARD

développer une coopération entre différentes luttes contre une même injustice.

Pourquoi les cheveux ?

Pour une multitude de raisons, même si j'en soulignerai une qui est très simple : la culture riche et créative ou le langage visuel qui sous-tend les multiples styles capillaires liés aux cheveux noirs. Je pense que beaucoup de personnes extérieures à la communauté noire n'en ont pas conscience. Je souhaitais explorer cet élément créatif et artistique. La tradition européenne n'appréhende pas la coiffure comme une forme d'art, à la différence de la culture noire, à laquelle j'ai voulu rendre ses lettres de noblesse et témoigner une reconnaissance légitime.

Vous aviez toutefois des visées plus ambitieuses que l'évocation d'une expression artistique.

Bien entendu. En effet, la texture capillaire, la culture propre à la manière de sculpter la chevelure, la perception, à l'extérieur, des cheveux noirs, tous ces éléments constituent normalement d'excellents indicateurs du climat politique, de l'image associée aux personnes noires, du type de traitement qui leur est réservé à un moment donné dans une société.

Une enfant noire, qui a grandi en Irlande : comme on le voit également chez les filles du Royaume-Uni ou des Etats-Unis, les cheveux sont un facteur

de conditionnement.

Quand j'étais jeune, les personnes dont la texture capillaire était semblable à la mienne, très afro, avaient coutume de défriser les cheveux en recourant à des procédés chimiques. Sans le clamer ouvertement, même si c'était très explicite, on pensait qu'il fallait cacher ou dissimuler ces cheveux. Les montrer au naturel, tels qu'ils poussent, n'effleurait pas les esprits.

Un revirement s'est opéré.

Ce mouvement en faveur des cheveux naturels, que je situe aux alentours de 2010 aux Etats-Unis, s'est propagé, par la suite, au reste du monde. Les personnes noires réfutent de plus en plus



« En Ukraine, on ne peut pas accepter une paix boiteuse »



Robin Niblett, l'ancien directeur de Chatham House, le prestigieux centre londonien d'analyse de la politique étrangère, estime que les Etats-Unis et l'Europe continueront d'appuyer Kiev « au finish ».

EL PAÍS

ENTRETIEN
RAFA DE MIGUEL

Durant quinze ans, Robin Niblett, 61 ans aujourd'hui, a été aux commandes de l'une des institutions les plus prestigieuses d'analyse et de discussion sur la politique étrangère, le Royal Institute of International Affairs, à

Londres, mondialement connu sous le nom de Chatham House. En 1927, c'est en son sein que fut concoctée la « règle de Chatham House », consacrée aujourd'hui aux quatre coins de la planète comme expression et méthode de travail. En substance, elle présuppose un accord selon lequel les propos échangés entre quatre murs peuvent être reproduits, sans toutefois en divulguer la source. Une manière de garantir la liberté des discussions politiques, ainsi qu'une certaine transparence.

Qu'a révélé le marchandage de l'Allemagne à propos de l'envoi de chars Léopard à l'Ukraine ?

Je pense qu'il permet de mettre en lumière ou de confirmer une réalité : la politique et l'économie de l'Allemagne naviguent dans des méandres extrêmement complexes. Un périple qui, à l'origine, s'appuyait sur l'idée que la Russie était une Nation à intégrer dans une « grande famille des pays européens », en partie pour asseoir la sécurité stratégique à long terme de Berlin, mais aussi en raison de ses remords liés historiquement à la Seconde Guerre mondiale. L'Allemagne a opéré un brusque revirement spectaculaire, la Russie étant à présent considérée comme un ennemi. Elle a été contrainte de rompre des rela-

tions économiques conçues sur la base de cet engagement stratégique à long terme en matière de sécurité. En outre, à l'instar du Japon, sa posture, sur le plan politique, est plus pacifiste. Tous ces éléments attestent qu'elle devra se soumettre à des arbitrages politiques extrêmement complexes.

En tout état de cause, dorénavant, la décision finale d'envoi des chars lie très étroitement l'Allemagne aux Etats-Unis, au Royaume-Uni et au bloc des Etats d'Europe centrale. Le rétablissement de la relation économique et politique avec la Russie requerra plus de temps, y compris après que Poutine aura disparu.

Les Etats-Unis et l'Union européenne vont-ils rester engagés vis-à-vis de l'Ukraine ?

Je pense que ces pays continueront d'appuyer l'Ukraine au finish, même si la nature de leur engagement prend d'autres tonalités au fur et à mesure de l'évolution de la situation militaire. Pour l'heure, rien n'indique une ouverture de Poutine à une modali-

té quelconque de négociation qui soit acceptable. Je crois que ni Washington ni la majorité des capitales européennes n'envisagent actuellement la perspective d'une paix négociée, du moins avant le printemps, jusqu'à ce que les deux parties vérifient leur capacité de résister. Il est généralement admis qu'à un moment donné, une solution négociée s'impose. Néanmoins, elle ne sera envisageable qu'à partir d'une position de force. Tant les Etats-Unis que le Royaume-Uni sont convaincus que l'Ukraine peut certainement être encore plus efficace. Après tout le soutien, l'argent et les efforts consentis sur le plan politique, on ne peut pas accepter une paix boiteuse, une paix de perdants.

La Chine doit s'assurer d'avoir la Russie de son côté ; elle ne peut pas se permettre l'inimitié de Moscou

”

A-t-on cherché à réfréner les ambitions de Poutine ou a-t-on visé d'autres objectifs ?

Poutine nourrissait une vision de son propre héritage historique, l'expansion des frontières de la Russie, qu'il n'a pas pu concrétiser au travers d'une réussite sur le plan écono-